

# ***La Commune de Paris au jour le jour***

**19 mars - 28 mai 1871**

***D'après l'édition de 1908, Librairie C. Reinwald***

***Schleicher frères, Éditeurs,***

***61 rues des saints-pères, Paris.***

## **JOURNAL DE LA COMMUNE**

**3 avril 1871**

Hier, c'était fête au calendrier - le Dimanche des Rameaux - fête de la nature renaissante, joie de la verdure et du renouveau.

Dévots et dévotes allaient à l'Église ou en revenaient; dans les rues et sur les places, les citoyens discutaient les affaires publiques. Les femmes, avec des rubans frais au corsage, se questionnaient aux stations d'omnibus: *«Irons-nous voir les dévastations de Meudon ou de Ville-d'Avray? Si nous allions voir plutôt ce qui reste de la ville de Saint-Cloud, cannonée et bombardée? Ce qui reste du Château, éventré, saccagé, brûlé?»*.

Au milieu de ces conversations, on entendit quelque bruit de canon. D'abord on n'y fit pas grande attention. Pendant le siège, les oreilles s'y étaient habituées. Mais les détonations se succèdent. C'est peut-être quelque réjouissance bruyante... Sans doute quelque localité suburbaine, proclamant, elle, l'avènement de sa Commune. Mais ces décharges, écoutez bien! Ce sont des mitrailleuses... Jamais les mitrailleuses n'ont été d'aucune fête!

Hélas! Il est vrai. Deux coups de canon partis de Versailles ont donné le signal de la guerre civile...

En avant marchaient les volontaires catholiques, les zouaves pontificaux, les monarchistes bretons, les favoris de Trochu; suivaient des troupes de ligne, chasseurs d'Afrique et autres; derrière, les municipaux et gendarmes, les sergents bonapartistes, que Paris hait et qui haïssent Paris. Ils étaient commandés, dit-on, par le bonapartiste baron de Vinoy, par les légitimistes barons de Charette et Cathelineau, ils ont, dit-on, déployé dans l'action un drapeau blanc; on a entendu crier *«Vive le Roy!»*.

J'ai été sur les lieux, j'ai recueilli les renseignements les plus variés et les plus fantastiques, et j'ai fini par comprendre que les choses ont dû se passer à peu près comme ceci:

Vers 9 heures du matin, les fédérés, postés au pont de Neuilly et aux alentours, dormaient encore dans leurs corps de garde, faisaient leur popote, déjeunaient, prenaient leur café ou jouaient au bouchon, quand une masse encore indéterminée de troupes versaillaises, dont personne n'avait signalé l'approche, se répand à Courbevoie, Neuilly. Au rond-point, un garde-national voit tout d'un coup une bande de soldats, précédés d'un homme qu'en ce moment désarmait ou faisait mine de désarmer un garçon appartenant au poste. Le garde national tire tout aussitôt sur l'homme en tête et l'étend raide-mort. (Les partisans de Versailles ont dit plus tard qu'il avait tué un parlementaire, le chirurgien major, Pasquier. Possible, mais ce parlementaire exerçait irrégulièrement ses fonctions).

A peine a-t-il déchargé son fusil que lui-même tombe sous les baïonnettes, est achevé à coup de crosse, le poste tout entier est envahi, massacré, sauf quelques individus qui fuient de part et d'autre et que les balles n'atteignent pas. Sur le rond-point sont alors installés des canons et des mitrailleuses qui dominent la grande et large avenue triomphale. Les Versaillais balayent Courbevoie et Puteaux; ils descendent sur Paris. Une patrouille de gendarmes avance jusqu'au pont de Neuilly et sommes les gardes nationaux en faction de se retirer.

Ceux-ci répondent en invitant les gendarmes à faire cause commune avec le peuple. Le maréchal des logis donne l'ordre de charger, mais les gardes nationaux ripostent et les gendarmes se retirent. Plusieurs compagnies de nationaux se lancent alors sur leurs traces, ils remontent jusqu'au rond-point. Là, ils sont accueillis par la fusillade des zouaves de Charette, embusqués derrière une barricade et qui les mitraillaient aux cris de «*Vive le Roy!*». Surpris et décimés, les nationaux battirent en retraite, zouaves, gendarmes, argousins et lignards derrière eux; la bataille reflua jusqu'à la Porte-Maillot, qu'un instant on parut croire en danger. Survinrent alors des tirailleurs de la presse, une centaine de volontaires garibaldiens qui rétablirent le combat. Peu à peu, des gardes nationaux arrivaient en foule... Ce que voyant, les Versaillais battirent en promptre retraite de l'autre côté du pont.

Pendant que le gros des gardes nationaux, mitraillé du haut de Courbevoie, battait en retraite, deux cents hommes de la Commune, cernés par les gendarmes et lignards, allaient être pris, quand la ligne leva la crosse en l'air: «*Vive la République!*». Les gendarmes alors de tourner bride, tandis que cent à deux cents lignards se joignent aux nationaux. Je les ai vus se dirigeant vers l'Hôtel de Ville, la foule les saluait sur leur passage par des acclamations enthousiastes: «*Vive l'armée! vive l'armée!*».

Nous entendons dire avec horreur que tous les anciens soldats trouvés par les Versaillais dans les rangs des gardes nationaux ont été fusillés; on en aurait abattu deux cents de la sorte dans un seul enclos; il paraît qu'ils veulent réellement massacrer tous les militaires qui ont fraternisé avec le peuple; mais cela est impossible, ils devraient alors fusiller des centaines et même des milliers d'hommes.

A partir de midi, tout rentre peu à peu dans le silence. Satisfait de sa brillante initiative, heureux de son coup d'éclat, fier d'avoir encore mitraillé des Français, comme dans les journées du 22 janvier et du 2 décembre, M. le général Vinoy a repris le chemin de Versailles, traînant après lui quelques centaines de prisonniers ramassés dans sa razzia.

Dans la soirée, nous errions, fiévreux par les rues, écoutant les racontars, interrogeant les physionomies, scrutant les regards. L'animation croissait d'heure en heure. On lisait avec des yeux brillants, une voix ardente, les proclamations de la Commune:

*«A LA GARDE NATIONALE DE PARIS,  
Les conspirateurs royalistes ont attaqué.  
Malgré la modération de notre attitude, ils ont attaqué.  
Ne pouvant plus compter sur l'armée française ils ont attaqué avec les zouaves pontificaux  
et la police impériale.  
Non contents de couper les correspondances avec la province et de faire de vains efforts  
pour nous réduire par la famine, ces furieux ont voulu imiter jusqu'au bout les Prussiens et  
bombarder la capitale.  
Ce matin, les chouans de Charette et les Vendéens de Cathelineau, les Bretons de Trochu,  
flanqués des gendarmes de Valentin, ont couvert de mitraille et d'obus le village inoffensif  
de Neuilly et engagé la guerre civile avec nos gardes nationaux.  
Il y a eu des morts et des blessés.*

*Élus par la population de Paris, notre devoir est de défendre la grande cité contre ces coupables agresseurs. Avec votre aide, nous la défendrons».*

*Paris, 2 avril 1871.*

*La Commission exécutive:*

*Bergeret, Eudes, Duval, Lefrançais, F. Pyat, G. Tridon, E. Vaillant.*

*«Bergeret est lui-même à Neuilly. D'après rapport, le feu de l'ennemi a cessé. Esprit des troupes excellent. Soldats de ligne arrivent tous et déclarent que, sauf les officiers supérieurs, personne ne veut se battre. Colonel de gendarmerie qui attaquait, tué».*

*Le Colonel chef d'État-major, Henry.*

*«Une pension de jeunes filles, qui sortait de l'église de Neuilly, a été littéralement hâchée par la mitraille des soldats de MM. Favre et Thiers».*

*«L'ennemi a fusillé nos prisonniers; quatre gardes nationaux et un soldat de ligne des nôtres. L'ennemi en retraite. Admirable conduite de la garde nationale».*

*Bergeret.*

*«Un décret de la Commune adopte les enfants des citoyens morts pour la patrie».*

Que faire maintenant?

Dans les groupes autour de l'Hôtel-de-Ville, l'opinion la plus populaire est que, sans perdre de temps, on réponde au coup de main des Versaillais par un coup de main des Parisiens sur Versailles. *«Nous avons déjà trop perdu de temps. Si le Comité central avait eu le bon esprit de faire suivre par quelques bataillons de gardes nationaux MM. Thiers, Favre et Picard se réfugiant à Versailles, après avoir raté leur mauvais coup du 18 mars, les monarchistes se seraient d'ores et déjà éparpillés à tous les vents et ne donneraient plus de soucis à la République. Des Communes se constituent à Lyon, à Limoges, à Toulouse, à Marseille, à Narbonne, à Carcassonne, par toute la France. Aidons-les par un énergique effort. Profitons du moment qui est toujours propice. Il y quinze jours, l'armée s'est déclarée pour nous; aujourd'hui, elle est encore dans des dispositions excellentes; tous les jours, il nous arrive des soldats républicains qui jettent leurs fusils, ne voulant pas tirer contre le peuple, car ils sont du peuple et le savent bien; ils haïssent leurs généraux, lâches et ineptes; ils auraient horreur de laver la honte de Sedan et de Metz dans le sang de leurs frères. Mais il ne faut pas laisser à Thiers, à Canrobert, Galiffet et Charette, Vinoy et Valentin le loisir de reconstituer une armée avec des gendarmes, des zouaves pontificaux et des argousins pour noyau... Ils se sont déjà cru assez forts pour nous attaquer... Nous les avons victorieusement repoussés. Courons sur leurs talons jusqu'à Versailles!».*

J'écoutais, n'osant donner d'avis. J'ai voyagé avec des soldats mandés en hâte par M. Thiers, ils ne m'avaient pas eu l'air si intelligents et si fraternels que cela... Je venais de voir, dans le *Monde illustré* une description formidable de toutes les pièces d'artillerie amoncelées dans Versailles... Néanmoins, une vigoureuse expédition là-bas aurait grand chance de succès. *«De l'audace»*, criait Danton aux révolutionnaires, *«de l'audace, encore de l'audace!»*. La fortune aime les audacieux. Que je suis heureux de ne pas être à la Commune et de n'avoir pas à me prononcer sur ce que j'ignore! Mais la Commune sait, évidemment.

Des roulements de tambour... Les voilà qui arrivent des profondeurs du quartier Saint-Antoine, qui, descendent de Belleville et de Montmartre, bataillons après bataillons. Ils ont déployé leurs drapeaux rouges, ils chantent la Marseille, ils crient: *«A Versailles! à Versailles! nous allons à Versailles!»*. Il était onze heures du soir. A minuit, il en défilait encore. Je m'en allai pensif.

Je ne sais qui a dormi cette nuit-là. De bon matin, on rencontrait encore des gardes nationaux attardés. A deux ou trois, à douze ou vingt, même seuls, ils parlaient en guerre...

- *Nous rejoindrons les autres quelque part.*

- *Vous avez des cartouches?*

- *Nous en trouverons là-bas... D'ailleurs, en aurons-nous besoin? Les soldats sont pour la République. Quand ils nous verront arriver en masse, ils fraterniseront avec nous.*

Trois colonnes d'expédition sont parties pour Versailles, nous dit-on; une par la rive gauche, Clamart, Meudon; les deux autres doivent aller par Rueil, Bougival, Garches, chacune contournant le Mont-Valérien de son côté. On se porte vers les remparts pour avoir plus tôt des nouvelles.

Vers midi, le flot descendant rencontre quelques premières vagues remontantes. Des gardes nationaux rentrent éparpillés, poudreux, éclopés, honteux, courroucés, l'air tout chose.

- *Quoi? Qu'y a-t-il?*

- *Il y a que nous sommes encore trahis. On nous avait dit que le Mont-Valérien était à nous. Pas du tout. Les Versaillais le tiennent. Ils ont attendu que nous fussions bien massés sur la route et, pendant que nous défilions devant eux sans nous douter de rien, tout d'un coup, ils nous ont mitraillés. Patatras: panique et débandade! Ils ont fait plus de bruit que de mal, mais tout de même, nous avons laissé là des camarades qui ne reviendront jamais. Ils nous ont coupés en deux, le premier tiers a continué sa route en avant, mais pour les autres impossible de les rallier. C'était un désordre insensé. J'en ai vu qui, furieux, tiraient eu l'air contre la forteresse; un des nôtres, plus fou encore, a tué le cheval qui traînait un fourgon. Jamais on n'a vu sottise pareille. Ne pas savoir si le Mont Valérien - rien que ça - est pour ou contre nous!».*

Allons, l'expédition débute par un échec. Nos gardes nationaux sont novices, grâce en soient rendues à M. Trochu, les quatre cinquièmes n'ont jamais vu le feu. Je commence à croire que nos gens ont eu grand tort de faire leur coup de tête, en répondant par une attaque improvisée à une attaque longuement réfléchie. Quand on a le bon droit pour soi, on est bien fort en se tenant strictement sur la défensive... Mais trêve à des réflexions et moralités qui ne tiendraient pas un instant contre la nouvelle d'une victoire. Les événements sont lancés, impossible de les retenir.

On affiche:

*«Colonel Bourgoïn à Directeur Général, 11h20.*

*Bergeret et Flourens ont fait leur jonction. Ils marchent sur Versailles. Succès certain».*

Bergeret et Flourens étaient les deux généraux qui devaient contourner le Mont Valérien. On ne nous dit rien de l'échec subi par Bergeret. Est-ce que son avant-garde ralliant Flourens suffit pour assurer le succès? Quoi qu'il en soit, le Directeur Général eut dû nous donner la vérité tout, entière.

Nous allons, nous venons dans une perplexité cruelle, dans une attente pesante. Que Versailles est loin!

Sur le soir, nous prenions notre repas, sombres et silencieux. Tout d'un coup, nous entendons le roulement du tambour battant la générale dans notre quartier. Le cœur nous en palpète: *Aux armes citoyens!* En levant la tête, vous voyons la grande Marseillaise de l'Arc de Triomphe. Elle vole dans les airs et, en passant, elle nous fait signe.

Nous sommes trois frères, nous partons ensemble. Deux ont leur arme et un accoutrement

militaire quelconque. Avec une main endommagée, je ne puis servir un fusil. N'importe, je serai de la partie: je porterai le sac des hommes fatigués, je ramasserai peut-être des blessés...

Au lieu de ralliement, les gardes nationaux sous les armes font des difficultés pour recevoir parmi eux ce bourgeois: *«Que vient-il faire ici?»*. J'ai l'honneur d'être un peu connu du capitaine, qui veut bien répondre de moi et m'autoriser à prendre rang.

- *Où faut-il aller?*

- *Nous ne savons. Ordre de nous rendre à la place de la Concorde et d'y attendre un commandement ultérieur.*

J'obtiens le sac d'un voisin, le fusil d'un autre, et j'emboîte gauchement. On était généralement silencieux; nous entendions la répercussion de nos pas dans les rues obscures. Très attentif aux moindres détails, je rêvais cependant. Il me semblait marcher le long de la mer, les flots de la plage remontaient avec effort de lourds galets, puis les flots défaillants se retiraient, et les galets criards roulaient et retombaient derrière eux pesamment...

Sur la place de la Concorde, aucun ordre ne nous attendait. Au bout d'une demi-heure on nous fit rompre les rangs, mettre les armes en faisceau.

En face de nous, à une faible distance se dressait l'obélisque de Louxor, si étrangement dépaycé, il ne sait ce que signifient la cité et les générations d'hommes qui l'entourent: ses fondements dont encore humides du sang de Louis XVI et de Marie-Antoinette, de Chénier et de Charlotte Corday, de Danton et de Saint-Just, répandu tout autour. - En attendant le signal du destin qui allait s'accomplir, c'était le moment et le lieu de repasser encore une fois sa vie et de s'interroger encore une fois. Qu'as-tu fait? Que veux-tu faire? Pourquoi es-tu républicain révolutionnaire et socialiste?

Ça et là quelques ombres noires s'agitaient bruyamment sur le bitume. Au-dessus de la terre ténébreuse, la lune brillante, sereine et triste flottait solitaire dans les cieux vides.

A partir de onze heures et demie, quelques estafettes passent au galop. On leur crie: *«Quelles nouvelles? Quelles nouvelles?»*.

*«Tout va bien. Ils doivent être à Versailles en ce moment... L'Assemblée ne les a pas attendus. Les monarchistes sont partis, ils se sont enfuis, les orléanistes d'un côté, les légitimistes de l'autre...»*.

Chaque messenger n'apporte pas les mêmes nouvelles. D'après quelques-uns nous ne serions encore qu'aux portes de Versailles, mais tous disent: *«Tout va bien, victoire gagnée»*.

Notre bataillon reçoit l'ordre de rétrograder sur la place Vendôme. Il ne s'agit plus sans doute que de passer une mauvaise nuit à dormir peu ou point sur le pavé. Je préfère mon lit. Et puis ma qualité de portefaix amateur ou infirmier hors cadre m'a valu quelques désagréments. On m'a arrêté deux ou trois fois déjà: *«De quoi droit êtes-vous là?»*. Au bout de cinq minutes, le capitaine m'a tiré d'embarras, mais maintenant je pourrais croire moi-même que je pose. Allons tranquillement nous coucher, on annonçant les heureuses nouvelles aux gens de rencontre. - *«Bonsoir les amis!»*.

Sur le pont des Arts, je voulus donner à mon cœur gonflé par la joie, attendri par l'espérance, une demi-heure de bonheur de plus et je m'assis sur un banc. L'air silencieux était rempli d'une vaste clarté, les eaux profondes semblaient faites d'ombre et de lumières intimement unies,

comme notre pauvre âme humaine. Les flots couraient puissants et pressés; contre les obstacles parsemés, ils se heurtaient avec un miroitement d'argent et un faible murmure adouci par la distance. Ainsi font les générations glissant rapides et fatales vers l'Océan de l'éternelle mort et de l'éternelle renaissance. Les vagues se rencontrent avec un caillou ou avec elles-mêmes et du choc jaillissent un éclair de lumière et un cri de douleur, suave pour qui ne l'entend que de loin. La Révolution nous emporte et nous entraîne... vers quel brisant?

**Élie RECLUS.**

-----